



« LES TROIS-ILETS BENIS »

Au travers des senteurs végétales

Par Robert ROSE-ROSETTE

Claude Farrère, subtil romancier du début du siècle, de surcroît officier supérieur de la Marine Nationale et par là même grand voyageur, disait qu'en faisant cap sur la Martinique, les marins percevaient, annonçant la terre, les effluves parfumées que dégageaient les plantes de l'île.

Peut-être se trouve-t-il aujourd'hui des touristes curieux de cette végétation quelque peu magique ? Au fond d'un petit cul de sac barré par l'îlet à Vaches (entendons le gros îlet entouré de lamentins cétaqués appelés vaches) et entouré par la mangrove, les jésuites avaient placé en 1684 un modeste abri pour les pratiques religieuses : la population du quartier était alors réduite et clairsemée. La paroisse du Cul-de-Sac à Vaches avait ainsi vu le jour. Elle grimpait jusqu'au sommet du Morne des Pères dont la végétation n'a pas encore fait disparaître les dernières murailles de la maison de repos des religieux.

Les capucins qui avaient remplacé les jésuites, jugèrent bon de transférer la petite basilique, en août 1724, à l'endroit où elle se trouve aujourd'hui, au lieu dénommé à cette époque « Les Trois-Îlets Bénis » à cause des trois îlots émergés non loin.

Des transformations et agrandissements modifièrent, certes, cette construction pour en faire une des plus coquettes églises du diocèse à laquelle sont venus s'attacher des événements historiques, bien connus.

L'aspect de la bourgade a été conditionné par la production à proximité depuis le milieu du 18^{ème} siècle, et précisément au Cul-de-Sac-à-Vaches, de matériaux de construction, briques et tuiles.

Il en était résulté une unité architecturale simple et gracieuse dont témoignent, de nos jours, quelques maisons rescapées des attaques du climat et des inconséquences de l'homme.

A peine un demi-siècle nous sépare du temps où les toitures de tuile, à quatre pans, parcourues aux lignes de faite d'arabesques appelées fleurons, reposaient en pentes douces sur les charpentes en sapin du Nord, assemblées par tenons et mortaises.

Des murs émergeant des fondations supportaient les parois en planches résineuses interrompues de persiennes confectionnées à la main.

Les très rares maisons à étage arboraient — luxe suprême — un balcon littéralement en dentelle de bois, répondant aux cloisons internes.

Des meubles en courbaril, lit à colonnes, canapé gros-pied, saïbotte (genre de commode) indiquaient une certaine aisance.

En réalité, le confort domestique était rudimentaire, tout comme l'équipement public. Par exemple, il fallait parcourir des kilomètres pour chercher l'eau à boire, à la mare ou à la source : corvée réservée chez les humbles aux enfants.

Ceux-ci traversaient, de conserve à cet effet, les paysages dont la grande beauté pouvait ne pas les frapper mais au milieu desquels ils humaient les odeurs dégagées, par la canne à sucre fraîchement coupée, par la floraison jaune des campêches en robe de fête, par le

framboisin-savane et la citronnelle d'Amérique piétinés à qui mieux-mieux.

Suivant la saison, ces gamins cueillaient les mangots, pommes-cannelle, corossols, sapotilles, goyaves et bien d'autres fruits tropicaux signalés par leurs exhalaisons autant que par leurs formes et leurs couleurs.

Sur les chemins, on rencontrait des mulets disparaissant sous un amoncellement de feuilles de bois d'Inde fleurant les épices et destinées à la distillation pour préparer le bay rum.

Dans les zones marécageuses, un arbre élégant aux feuilles, effilées, l'eucalyptus citriodora, dispensait ou dispense encore son odeur bien nommée.

En région sèche, ce sont les petites boules jaune foncé de l'acacia en fleur avec leur arôme pimenté.

En toute saison, le bel arbre qu'est le bois-côte, répand à distance par ses minuscules inflorescences, l'odeur pénétrante du syringa.

Ni pluvieux comme le Nord, ni sec comme le Sud, le pourtour de la baie de Fort-de-France au fond de laquelle se cache « Les Trois Îlets », est le siège d'une activité variée dans le cadre d'une végétation génératrice — c'est une chance — d'une discrète senteur de l'atmosphère, perçue ça et là.

Bien sûr, la température qui est en moyenne de 28° C. et le constant balayage de l'alizé, modèrent en plein jour la perception des odeurs végétales. Cependant, les matineux et les couche-tard sont à — même de jour des aimables effluves de l'aube et de la brune.

C'est le cas pour le pêcheur - côtier qui chemine tôt vers son gommier pour aller lever ses casiers ou encore du touriste curieux de découvrir un beau ciel antillais, au stridulant orchestre de la nuit tropicale.

Rendons, maintenant, hommage à l'horticulture de chez nous qui fait appel à des espèces aux parfums variés, tels que le réséda des îles qui n'est autre que le henné d'Égypte, le buis de Chine, le muguet local, le jasmin commun. Deux fleurs, entre toutes, se distinguent en libérant leur fragrance une fois rentré le dernier rayon de soleil, deux solanacées : le galant de nuit (*brunfelsia*) et la trompette des anges (*datura*). Si capiteuses sont-elles l'une et l'autre que les dames sensibles s'avouent troublées, désarmées, quand elles les hument.

Il semble judicieux que le bouquet de notre promenade dans la campagne des Trois-Îlets, promade s'achevant par le golf tant réputé, revienne à l'enfant de ce bourg qui eut pour prénom Rose et qui devint impératrice.

Sur l'emplacement de la maison où elle vit le jour, est un arbuste au feuillage vert clair aux folioles élégantes, dont la fleur en cornet d'un jaune soufre, dégage un parfum suave et tenace.

L'Épouse de Napoléon avait importé cette plante dans les serres de la Malmaison pour la cultiver sous le nom de Jasmin de la Martinique !